

អគ្គី AKIV

Association Khmère d'Ille et Vilaine

HISTOIRE DE VIE

PHAY VANN

MEMOIRE DES RENNAIS D'ORIGINE ETRANGERE

1 allée de Berne 35200 RENNES
Association membre de l'UAIR
akiv@libertysurf.fr

février 2005

Depuis 2003, l'Association Khmère d'Ille et Vilaine s'est lancée, aux côtés de la Ville de Rennes et de l'UAIR, dans la rédaction de l'histoire de nos compatriotes, Rennais d'origine Etrangère, plus particulièrement ici, Cambodgienne.

C'est un travail de longue haleine que nous entendons mener sur plusieurs années. Notre objectif est de laisser une trace d'une partie de l'histoire récente de la ville de Rennes dans la mémoire collective des Rennais.

C'est aussi l'occasion de donner à chacun une trace de sa propre histoire afin qu'il puisse la transmettre à ses enfants, petits enfants, et ainsi lutter contre l'effroyable oubli.

Ils ou elles ne sont pas arrivés par hasard, ils ou elles ont traversé plusieurs pays et ont parfois connu l'horreur avant d'arriver jusqu'ici.

Ils ou elles se sont intégrés, ont élevé leurs enfants selon des principes hérités de leurs traditions, influencés par la culture française, non sans quelques difficultés parfois, questionnement, incompréhensions.

Ils ou elles ont toujours trouvé en eux et avec le soutien de la société française, et plus particulièrement rennaise, les réponses à leurs problèmes.

Ils ou elles marquent aujourd'hui le paysage de notre ville, créent des entreprises, contribuent à élargir la richesse de notre culture, alimentaire, artistique, philosophique religieuse etc. Beaucoup d'enfants se marient hors de la « communauté d'origine » et fondent ainsi des couples dits « mixtes ».

Je tiens à remercier toutes celles et tous ceux qui, bénévolement, ont consacré beaucoup de leur temps pour mener à bien ce travail, et je sais qu'ils sont nombreux : narrateurs, rédacteurs, traducteurs, correcteurs, informaticiens, techniciens etc.

Je tiens également à remercier les Elus de la Ville de Rennes qui nous ont soutenus pour mener à bien ce projet, ainsi que toute l'équipe de l'Union des Association Interculturelles de Rennes, UAIR.

Le Président

MOEUR Sopha

Je m'appelle Phay Vann UON
Mon nom de jeune fille est BAY.
J'ai 42 ans (née en 1962)
J'ai 5 frères et sœurs
Une de mes sœurs est morte pendant la période
« Khmer rouge ».
(Mes autres frères et sœurs vivent en Thaïlande).

Je me suis marié en France (Paris) avec Tha UON

J'ai 3 enfants : Sokvisna, fille née en 88
 Basamnang, garçon né en 89
 Angvanak garçon né en 94



En 1975, lorsque les Khmers rouges ont pris le pouvoir, j'avais 13 ans.

Aînée de la famille et orpheline de père, j'ai dû quitter l'école très tôt afin d'aider ma mère à élever et nourrir mes 5 frères et sœurs.

J'habitais à Don Aragne, près de la frontière Thaïlandaise, près de Batambang. C'est un petit village qui abritait 200 familles environ.

Une semaine avant la prise officielle du pouvoir (le 17 avril), les Khmers rouges sillonnaient déjà la campagne, notamment le long de la frontière Thaïlandaise. Ils sont entrés dans le village en hurlant comme des loups, afin de nous faire peur. Ils sont allés voir le chef du village et lui ont demandé que chacun leur remette leurs armes. Tout le monde a obéi, sans qu'il ne soit fait de brutalité.

Nous avons décidé d'emmener ma mère en Thaïlande pour la protéger. Elle avait peur. Le 17, la radio a annoncé l'entrée des Khmers rouges dans Phnom Penh, la libération du pays et la paix prochaine. Elle invitait tous ceux qui s'étaient réfugiés en Thaïlande à rentrer car il n'y avait plus rien à craindre désormais. C'est pour cela que ma mère est rentrée au village, avec beaucoup d'autres familles, c'est ainsi que nous nous sommes fait piéger !

Pendant la période Khmers rouges, chaque village avait ses propres règles et cela changeait sensiblement d'une région à l'autre. Les points communs étaient la faim, le travail de forçat et le respect de la hiérarchie, que nous appelions « Ankar ».

Dans un premier temps, nous n'avons pas connu l'exode comme les autres des plus grandes villes.

Avec un haut parleur, les Khmers rouges nous ont dit de planter « l'arbre du muet » devant chaque porte. Il fallait comprendre la métaphore et interpréter comme suit : « nous ne voyons rien, n'entendons rien et de disons rien ». Tout le monde a bien compris, et cela a duré 3 ans.

Ils nous ont divisé en plusieurs groupes : les hommes et les femmes étaient séparés, et nous étions regroupés par tranche d'âge et par type de travaux qui nous étaient réservés (rizière, plantation ...).

J'ai été affectée aux travaux dans la rizière avec une vingtaine de familles.

Nous continuions à habiter chez nous, mais devions travailler très durement. A cette époque, nous mangions encore à notre faim et correctement.

Après 3 mois, de plus en plus de villageois s'échappaient vers la Thaïlande. C'est alors que les choses se sont précipitées et que nous avons commencé à vivre le véritable enfer !

Les Khmers rouges nous ont chassés très vite du village vers la campagne, dans un climat de précipitation et d'effolement. Nous sommes tous partis, ma famille et mes oncles et tantes. Nous avons marché 3 à 4 jours jusqu'à Nicom Krao.

A nouveau je suis allée travailler dans une rizière. Tout le monde travaillait, les anciens et les enfants, à partir de 3 ou 4 ans. C'est là que la vraie misère a commencé. Je suis restée 2 mois dans ce site. J'ai été affectée dans le groupe des célibataires. Ils nous appelaient les enfants d'Ankar. Nous allions dans des endroits différents, sorte d'ouvriers mobiles, et ne devions jamais nous plaindre. J'ai été séparée de ma famille et placée dans une autre rizière pendant 3 semaines, à Choï Sadai. Puis une autre encore, pendant un mois avant de retourner à Choï Sadai. Là, les Khmers rouges ont annoncé la fin de la moisson et que nous allions pouvoir rentrer chez nous. Mais ils n'avaient rien à nous donner à manger, sauf une boîte en fer remplie d'écorce de riz mixé. (C'est une nourriture que nous destinons d'ordinaire aux cochons et aux poules). Je suis retournée dans ma famille. Ils n'avaient eux non plus rien à manger. Nous avons grillé le mélange d'écorce que nous avons mélangé avec du liseron d'eau.

Nous mangions comme les cochons, nous étions comme des cochons, jusque dans nos excréments qui avaient le même aspect que celui de leurs cochons !

Nous étions dans un état de dénutrition totale.

Les premiers symptômes de fatigue apparaissaient. Certains, plus faibles sans doute, commençaient à gonfler, puis mourraient de malnutrition. Moi, j'ai eu de la chance, j'étais en bonne santé malgré tout.

Je suis restée 2 mois près de ma famille.

Tandis que le jour nous travaillions, la nuit les Khmers rouges nous réunissaient et nous devions apprendre à chanter et à danser.

A chaque chant, correspondait une danse. Mais ce n'était pas des danses comme celles que l'on voit de la culture Khmère. Seules les mains et les bras devaient bouger, et en aucun cas il ne devait y avoir de mouvement du corps, ni des hanches.

Il y avait un chant et une danse pour chaque thème de travail.

Exemple :

Nous, les camarades, travaillons dans la rizière pour labourer la terre, et planter des arbres fruitiers, des potagers.

Toutes les récoltes doivent être envoyées à Ankar pour subvenir aux besoins de nos soldats qui combattent les ennemis...

Nous devons chanter le thème du travail que nous exécutons dans les champs.

Nous sommes les enfants « d'Ankar »

Nous sommes les enfants « d'Ankar »

Que nous aimons sans limites

Grâce à Ankar, nous sommes heureux

Et menons une vie pleine de joie

Avant le changement, nous étions de pauvres malheureux

Orphelins, miséreux.

La peau sur les os, nous étions si pitoyables

La nuits, nous dormions à même le sol

Le jour nous étions mendiants.

Les champs

Labourons, labourons et semons rapidement

Pour nos soldats

Labourons, labourons et semons rapidement

Pour nos soldats et la population.

Les rapports entre les individus étaient codés. Pas d'amour entre les membres d'une famille ou encore moins d'un couple. Par exemple, dans les champs il était interdit de s'appeler « mon chéri » entre mari et femme (Bang, Ung).

Il fallait toujours penser à travailler pour la collectivité et s'exprimer de manière neutre et égalitaire avec chacun.

Ainsi tous les anciens devaient être appelé Père ou Mère, ceux de son âge frère ou sœur. (Le nom de Pol Pot n'a jamais été prononcé, pour désigner ceux qui commandaient, on disait « Ankar Tnak Le », ce qui veut dire « le groupe de la classe supérieure ».)

Les rapports entre nous étaient très mauvais. Nous devions nous méfier de tout le monde, n'importe qui pouvait dénoncer son voisin, son ami et même ses parents, frère ou sœur, mari ou femme.

1976

Quand le repiquage du riz fut terminé, Ankar a demandé des jeunes (filles et garçons) dans chaque village. Je dus repartir vers un nouveau site, à Pré Lio. J'y suis restée 2 mois, toujours dans la rizière. Puis je suis allée à Phum Tmei, afin de participer à la fabrication de digues, rigoles et systèmes d'irrigation pour le piquage du riz. J'y suis restée 2 mois.

Puis je suis retournée à Pré Lio. J'avais toujours faim, et nous avions toujours très peu à manger. Et encore la rizière !

Nous formions une chaîne de jeunes avec des pioches et travaillions la terre à la place des bœufs avec une charrue ! C'était très dur !

Un jour, j'ai été malade. Dans la rizière, je sentais la force m'abandonner, la fièvre monter, et j'ai demandé à rentrer chez moi (dans ma cabane !). Ils ont accepté et je suis restée 3 jours sans travailler. Pendant ce temps, Ankar a demandé 50 jeunes filles et 50 garçons, célibataires, de 10 à 16 ans. C'est le Chef du village qui désignait ceux qui devaient partir. En général, c'était l'occasion de se débarrasser de ceux que l'on aimait le moins !

J'ai été désignée pour « servir Ankar » et j'ai dû me remettre en route, malgré mon état encore faible.

Nous avons marché pendant 2 jours et dormi sur le bord de la route. Nous sommes arrivés à Ban Vel, près de Batambang.

Il y avait là 3 ou 4 chefs qui régissaient tous les jeunes. Je me souviens du mien, il s'appelait « Mo ». Un autre s'appelait « Son ».

A notre arrivée, les habitants nous ont donné un repas d'accueil, et nous avons été autorisés à le manger. Il y avait du riz, du maïs et du curry. C'était très très bon. Il y avait si longtemps que je n'avais pas goûté au curry !

Le lendemain, le chef nous a demandé : « les enfants, dans quelle direction voulez vous aller ? »

Nous avons répondu que nous ne savions pas (nous ne devions même pas dire que nous n'osions pas demander, car le mot oser est déjà insultant envers un chef !)

Nous nous en remettions au « chef père ». « nous laissons Ankar nous diriger » avons-nous répondu.

Chaque chef avait un adjoint à qui il accordait toute sa confiance, plus qu'à sa propre femme.

Ce jour là il envoya son adjoint vérifier s'il y avait de l'eau pour travailler à la rizière de Setha Poi. Constatant le manque d'eau, la décision fut prise de nous

envoyer encore sur un autre site. Je me trouvais à Lons An Dan où je repris mon travail de repiquage du riz. Ce site comprenant 3 villages. J'étais montée en grade, je faisais désormais partie dont le territoire n'était pas limité et qui devait travailler partout où l'on avait besoin d'eux. C'était un groupe d'élite mais nous devions accepter tous les ordres, même celui de tuer si Ankar nous demandait.

J'habitais avec les soldats. Je travaillais à nouveau dans la rizière et ceci jusqu'en 77. Au début J'avais très peur mais après quelques semaines nous avons pu parler un peu.

Des mariages ont été organisés avec les soldats. Ceux-ci désignaient des candidates et choisissaient parmi les jeunes femmes. Elles pouvaient tenter de refuser mais il fallait bien « négocier » et ne pas « provoquer » le garçon. Les mariages étaient organisés par dizaines.

Heureusement mon tour n'est pas arrivé, je n'ai pas été mariée en effet, les groupes étaient renouvelés tous les 6 mois et nous avons dû repartir sur un autre site.

Pendant cette période j'ai mangé à ma faim. La nourriture n'était pas meilleure mais en quantité suffisante.

1978

30 filles sont été choisies pour partir à Pailin, avec moi. Nous avons fait le voyage en voiture ! C'était la première fois que je montais dans une voiture.

Il y avait un dicton qui disait : celui qui va à Pailin n'en revient pas (à cause du paludisme). J'avais très peur. Aussitôt arrivée, ma peau a jauni. Les personnes que je rencontrais étaient malades et gémissaient. Je me demandais quand arriverait mon tour ?

J'ai été envoyée à la pagode PAHI pour y habiter. Il y avait là un Bouddha dont le haut du crâne avait été décapité, et il lui manquait un œil !

Cela me faisait peur. Après avoir vérifié que l'on ne me regardait pas, je me suis prosternée en cachette. Il était interdit de manifester des signes d'appartenance à une religion.

Puis j'ai demandé à rester dans la pagode.

Nous sommes restées une semaine sans rien faire, mais chaque jour un appel était fait. Nous étions dans l'incertitude totale. Etions nous là pour mourir ou pour travailler ?

Nous avons la permission de sortir dans le village.

Les femmes de soldats nous apportaient du Durian. C'est un fruit qu'elles ne connaissaient pas et qu'elles n'aimaient pas. Moi je le connaissais et j'en ai ainsi mangé.

Nous avons quitté Pailin à pieds pour nous rendre à Kô Kô, où nous sommes restés 2 semaines, toujours sans travailler.

Puis nous sommes allés de nouveau à Lon San Dan où nous sommes restées une à deux semaines, pour enfin retourner à Satha Pô. J'ai de nouveau été affectée à la rizière et à la construction de barrages pendant 3 mois.

A Satha Pô. je travaillais moins qu'avant, je faisais la cuisine avec les « anciennes » (les mères). C'était facile pour moi et ne demandait pas beaucoup d'efforts. Nous n'avions comme ingrédients que du sel, du riz et du poisson.

Fin 78

Anecdote :

Un jour, alors que la viande manquait, les soldats ont tué un éléphant, l'ont découpé et fait cuire sa viande, sous forme de sauté à la citronnelle. Ils l'ont partagé avec le groupe de jeunes. Nous en avons presque tous mangé, et à la fin du repas, j'ai tout vomé. Les anciens racontaient que l'éléphant est la réincarnation de nombreux animaux et d'humains. Ainsi, on ne le mange jamais, pas plus qu'on ne le tue. C'est un animal très vénéré.

La quantité de viande a permis au groupe de manger pendant 3 jours. Pendant ces trois jours, je n'ai plus mangé de viande et me contentait de sel et de riz. Bien qu'affaiblie et avec la sensation de faim, je suis allée travailler comme d'habitude.

Je n'étais pas la seule à ne pas manger d'éléphant. Les soldats ne nous ont rien dit.

Je suis restée 3 mois à Satha Pô.

Puis je suis retournée à la rizière pendant 2 mois. On m'a ensuite affectée à une autre rizière, à Long San Dan, où je suis restée jusqu'à l'arrivée des Vietnamiens.

6 mois avant l'arrivée des Vietnamiens, on nous a fait creuser des tranchées. Ankar devait venir, mais il n'est pas venu.

Puis ce sont les Vietnamiens qui sont entrés au Cambodge.

1 mois avant leur arrivée, j'ai entendu à la radio (locale, faite par les chefs Khmers rouges) que les troupes vietnamiennes reculaient. Les Khmers rouges avaient gagné la bataille, reconquis quelques villages le long de la frontière vietnamienne. Les jeunes devaient travailler le jour et le soir apprendre à combattre et à utiliser les armes.

J'ai donc fait cet apprentissage pendant une semaine.

Puis les Vietnamiens sont arrivés à la porte de notre village, et il n'y avait plus de radio.

En fait, les informations de la radio étaient fausses, depuis le début de leurs attaques, les Vietnamiens gagnaient les combats qu'ils livraient contre les Khmers rouges.

Avant l'arrivée des Vietnamiens, je travaillais à « Ta Bo Knon », dans une rizière, à préparer le paddy. (séparer l'écorce du grain de riz).

Il y avait en permanence 2 à 3 personnes qui espionnaient les troupes vietnamiennes afin de renseigner sur leurs positions et leurs agissements. Elles devaient également repérer leurs pièges à travers les fausses attaques pour attirer l'attention.

J'étais affectée à donner à manger et à soigner les malades. Je n'avais pas confiance dans les informations qui nous étaient données, et j'avais peur des représailles faites à l'encontre de ceux qui doutaient.

Je me suis réfugiée dans une autre commune. Heureusement car dès le lendemain matin de mon départ, les Vietnamiens attaquaient le village et fusillait toute la population.

Nous étions plusieurs et avons dormis dans la forêt, toujours sous la surveillance des soldats Khmers rouges. Puis nous sommes allés jusqu'à « Kompong Leï » (à la frontière Thaïlandaise).

Nous avons vu des chevaux arriver, puis des mitraillettes, et des chars partout, des chars vietnamiens de tous les cotés. Nous ne savions plus qui était qui, et avons pris nos jambes à notre cou. Notre seul repère était l'ouest, la Thaïlande !

Je suis restée 2 semaines à Kompong Leï. Lors d'un affrontement, 2 chars Vietnamiens ont été détruits.

La encore, j'étais chargée de m'occuper des blessés et des morts. C'était très dur et très pénible. Les plaies étaient nombreuses et horribles. Nous n'avions rien pour soigner. Pas de coton, pas de compresses stériles, même pas d'alcool ! Aussi, je confectionnais des pansements avec des morceaux de tissus et je désinfectais les plaies avec de l'eau dans laquelle j'avais fait bouillir des feuilles (comme de l'oseille), qui dégagent de l'acidité.

Parfois je devais enfoncer ces « pansements » dans les plaies afin de faire sortir le pus. C'était horrible !

Je fus envoyée dans un autre village, « Ba Vel », plus éloigné de la frontière, pendant 4 semaines.

J'étais toujours affectée aux soins des blessés.

Je n'osais pas aller en Thaïlande, car les routes étaient dangereuses pour les femmes seules. Je craignais autant les soldats Khmers rouges que Thaïlandais. Encore une fois, les soldats Vietnamiens sont arrivés et ont attaqué le village. Encore une fois j'ai fui jusqu'au suivant, « Sai Samon », pour 10 jours. Encore une fois, les soldats vietnamiens nous ont attaqué. Mais cette fois, c'est l'attaque la plus forte que j'ai jamais vécue, et je ne sais pas comment je n'ai pas été touchée par cette avalanche de balles. Vers 17 heures, nous vîmes 2 à 3 chevaux qui n'avaient pas particulièrement attiré l'attention. Puis l'attaque fût brutale et d'une très forte intensité. Les balles sifflaient de partout, la fumée dégagée par les fusils faisait un épais brouillard. Seuls les soldats vietnamiens tiraient. Il n'y a eu aucune riposte des Khmers rouges. Il n'était fait aucune distinction entre les civils et les soldats. Les tirs ont duré jusqu'à la tombée de la nuit. J'ai réussi à passer au travers des balles. Il y avait des morts partout. Je ne sais pas combien, dans ces moments on ne regarde pas qui est mort ni combien sont morts, plus personne ne s'occupe de personne, « sauve qui peut » !

Et puis je suis arrivée dans un village près de la frontière Thaïlandaise « Ban Lem ». J'étais toujours sous la coupe des Khmers rouges, et je n'avais plus de tâches précises. Je m'occupais aux divers travaux, et notamment je ravitaillais les soldats sur le front dans un village voisin (O Da).

Encore un déplacement jusqu'à un village le long de la frontière « Da Kti », dans la forêt. J'étais malade et nous n'avions rien à manger. Nous disposions d'une casserole pour tout le monde et pas d'assiette. nous avons fait des « auges » dans des bambous. Des auges taillées dans des bambous comme ce que l'on confectionnait pour les cochons. Nous manquions de nourriture : du riz bouilli (bô bô), des fruits acides (Pro Hout) que l'on faisait cuire et que l'on mangeait avec du sel. Jamais de viande Les animaux avaient disparu. Ni singes, ni gibier, ni oiseaux ! Dans ce contexte de guerre, la forêt était vide ! La nuit, les feuilles étaient lumineuses, comme le phosphore ! Nous recherchions des racines à manger, jusqu'à 50 cm de profondeur, mais il n'y avait rien. La terre était rouge, et nous avions la peau jaune. Sitôt sortis de la forêt, quittant cette terre rouge pour retrouver la terre noire des plaines et des champs, notre peau redevenait normale.

Un jour, j'ai été prévenu d'un risque d'attaque des soldats vietnamiens par un soldat Khmer rouge qui était amoureux de moi. Il aurait voulu m'épouser.

Il n'avait pas le droit de communiquer ce type d'information, et je n'avais pas le droit de donner l'information, j'avais peur de toutes les représailles. J'ai juste prévenu mes deux meilleures amies et nous avons quitté la forêt.

Nous nous sommes rendues dans l'une des montagnes qui entourait cette forêt, la « montagne où le Français est tombé ». Sur la route, nous avons croisé 2 soldats Khmers rouges. Nous avons eu très peur, mais ne pouvant reculer, nous avons continué notre chemin. Ils ne nous ont rien dit. C'est à peine s'ils nous ont regardé, tellement fatigués qu'ils dormaient sur leur fusils.

Personne n'osait rien faire, on se méfiait de tout le monde, y compris des Thaïlandais. Je suis arrivée dans la montagne après un jour de marche. On nous a appris que 3 jours après notre départ du camp de fortune dans la forêt, les soldats vietnamiens avaient attaqué, comme prévu ! Très probablement, au vu du dénuement des soldats Khmers, ils ont tous été tués.

Encore une fois j'avais échappé à la mort !

J'ai décidé de partir en Thaïlande en passant par le village de « Ban Lem ». Nous étions très hésitants, comme des poissons dans la nasse, à gauche, à droite, pendant 2 jours et 2 nuits, aller et retour d'un village à l'autre à écouter les conseils des uns et des autres !

Enfin, j'ai décidé de franchir la frontière, consciente des risques que je courrais, notamment en tant que femme que les soldats cherchent à prostituer.

Janvier 79.

Je suis arrivée dans un village Thaïlandais. J'ai très vite vu la croix rouge thaïlandaise et américaine, et je m'y suis rendue. J'étais terrifiée, je n'osais rien dire, j'avais peur de tout, de ne pas être crue, d'être renvoyée au Cambodge. J'ai caché ma connaissance du Thaïlandais. Ce n'est que le 2^{ème} jour que j'ai parlé en Thaïlandais. Les membres de la Croix rouge n'ont pas compris pourquoi je ne l'avais pas dit plus tôt !

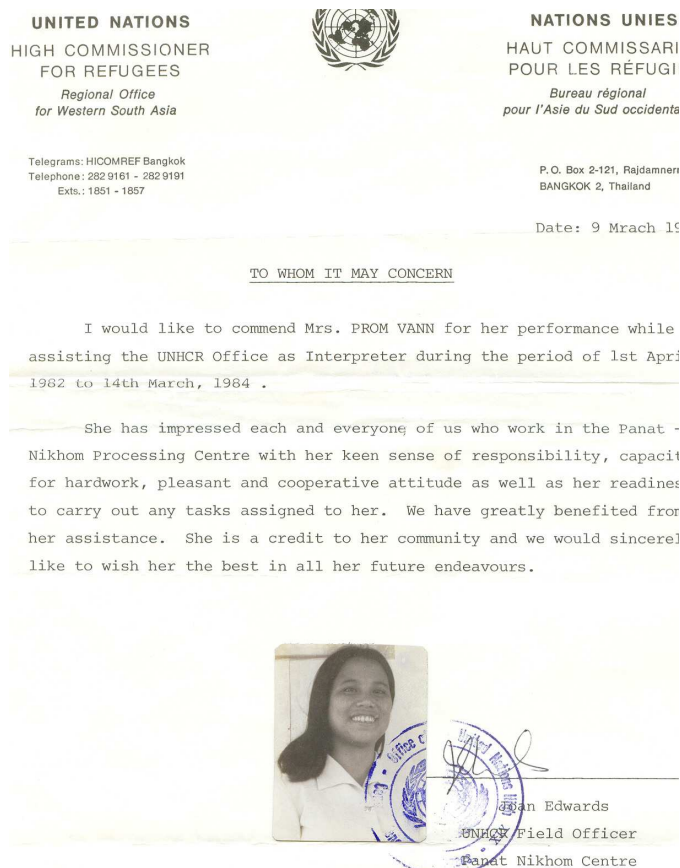
Les membres de la croix rouge étaient très contents d'avoir une personne qui comprenne le Thaïlandais et qui parle le Cambodgien. Enfin, ils allaient avoir des nouvelles et pouvoir comprendre les autres Cambodgiens. Ainsi, je suis devenue interprète pour les responsables des ONG du village.

Je suis restée 2 semaines à aider les malades et traduire, tout en étant malade moi même !

Il m'est même arrivé d'interpréter pour deux personnes en même temps, tellement il y avait de la demande !

Je n'avais aucun jour de repos. Une fois, épuisée, malade, je suis restée couchée, et les soldats m'ont recherché partout dans le village.

Nous avions peu à manger : du riz, des sardines en boîtes, du poisson séché, de l'ail et du sel. C'était quand même mieux.



Mon certificat d'interprète

Je m'inquiétais de mon sort à venir, j'ai interrogé un soldat qui m'a répondu « on te jettera à l'eau dans l'océan » ! Cela m'a fait très peur car des rumeurs courraient sur des pratiques de ce genre. Des témoignages, longtemps après m'ont confirmé des disparitions de nombreux Cambodgiens réfugiés. Les soldats Thaïlandais ne savaient pas quoi faire pour s'en débarrasser ! Les uns auraient été jetés dans la mer, d'autres au cœur de la montagne, dans la jungle, avec des conditions de survie extrêmement faibles.

Pour ma part, j'ai été conduite dans un camp de réfugié, « Sra Keo » N°1. Un colonel qui m'avait rencontrée dans le village de la frontière m'a reconnue et m'a affectée à l'hôpital. J'ai dû à nouveau travailler auprès des malades, alors que je n'aimais pas cela, et j'étais dégoûtée par cette difficulté encore et toujours.

Alors j'ai obtenu de nouveau un poste d'interprète auprès de l'ONU, UN HCR (Haut Commissariat au Réfugiés des Nations Unies). J'avais également la charge d'un groupe d'orphelins.

Il y avait environ 10 000 personnes dans ce camp.

Nous n'avions pas de maison. Chacun dormait comme il le pouvait, à même le sol, se protégeant de branchages et de bâches en toiles cirées.

Seuls les orphelins disposaient de tentes, à même le sol, mais cependant mieux protégées que les autres. On comptait environ 10 enfants par tente, accompagnés de 2 adultes.



Un groupe d'orphelins dont j'avais la charge.

Une vague de demandes a été faite par des Cambodgiens qui voulaient rentrer au pays. Craignant des pressions de la part de soldats Khmers rouges, les nations unies ont procédé à une enquête en interrogeant séparément les femmes et les hommes âgés de plus de 16 ans. Cela devait éviter d'entraîner des familles contre leur gré.

J'ai conseillé aux orphelins de ne dire ce qu'ils voulaient que devant les autorités des nations unies, afin d'éviter que certains adultes se servent de ces enfants.

Cependant, à la fin de la consultation, de nombreuses familles ont décidé de rentrer. Des cars ont été mis à leur disposition jusqu'à la frontière.

Au bout d'une année, j'ai été conduite au camp de « Sra Keo » N°2.

Ce camp était peuplé d'environ 35 000 réfugiés.

Nous étions mieux logés dans la mesure où chacun disposait d'une maison de type traditionnel, en bambou. Il fallait compter environ 10 personnes par maison de 5m².

J'étais toujours affectée aux orphelins et à l'interprétariat.

J'ai été aidée dans ma tâche le jour où les responsables du camp ont fait passer une annonce signalant qu'ils recherchaient des bénévoles pour s'occuper des

enfants orphelins. Les postes étaient rémunérés, mais ils voulaient des personnes motivées par les enfants, et non par l'argent.

Nous étions payés par le UNHCR, et avions un statut de « IRC ».

Je suis encore restée un an dans ce camp, soit jusqu'en 1982.

LE CHOIX DU PAYS D'ACCUEIL

J'ai fait ma première demande d'asile dès 80, dans le camp de « Sra Kea » N°1. Je l'ai faite pour les Etats Unis d'Amérique, le Canada, l'Australie et la France (tous les grands pays industriels sauf la Grande Bretagne qui n'accueillait pas).

Dans le 1^{er} camp de réfugiés, j'ai fait des recherches pour retrouver ma famille. Les responsables du camp m'ont aidé car, sachant parler le Thaïlandais, ils m'ont demandé si j'avais de la famille dans le pays. Je savais entre autre qu'un de mes oncles était policier dans un village peu éloigné, mais je ne connaissais pas sa fonction ni son grade, je savais juste qu'il portait un treillis kaki.

Grâce à leur aide, j'ai ainsi retrouvé mon oncle.

Depuis ma séparation de ma famille, il me restait 2 photos : celle de ma mère et d'une cousine. Celle de mon père, que j'ai longtemps gardée, a fini délavée par les pluies successives. J'ai dû me résigner à ne jamais le revoir.

Ces deux photos étaient les seules traces de mon passé. C'est grâce à elles que mon oncle a pu identifier ma mère et lancer les recherches. Elle avait réussi à fuir avec mes frères et sœurs en Thaïlande avant l'arrivée des troupes Vietnamiennes.

J'ai revu ma mère, mon grand Père, une tante et une cousine, après 5 longues années. La rencontre s'est passée dans le camp de réfugiés, je n'avais pas le droit de sortir.

Nous étions très émus et avons tous beaucoup pleuré.

Ma mère n'y croyait plus. Elle avait perdu l'espoir de me revoir et avait déjà commencé les préparatifs de la fête de mes funérailles, comme le veut la tradition.

Elle s'était résignée à la perte de sa deuxième fille. Ainsi, j'apprenais la mort de ma petite sœur qui n'avait pas survécu aux difficiles conditions de vie pendant la période « Khmer rouge ».

Mes autres frères et sœurs étaient auprès de ma Mère, en Thaïlande depuis 1979.



Mes Parents, mes Frères et Sœurs et moi à droite, au Cambodge

Nous avons tenté de faire les papiers nécessaires pour me faire sortir du camp et vivre avec ma famille, en Thaïlande, mais ce fut long et les soldats demandaient de l'argent, en bakchich ! Ne pouvant pas payer, il fallait attendre. Alors, un responsable de la croix rouge américaine m'a conseillé de faire une demande pour un pays d'accueil comme les USA, le Canada ou la France. Il n'y avait rien à payer, et après je pourrais faire une demande pour rentrer en Thaïlande. Cette méthode serait sans doute plus rapide pour me faire sortir des camps.

J'ai été admise pour les USA, mais ce n'était jamais définitif. C'était favorable, puis défavorable, et il fallait attendre.

Pour la France, il fallait passer un test, et avoir une adresse d'une personne qui pouvait m'accueillir. Le test m'a été donné « automatiquement » car tout le monde me connaissait comme interprète et par mon travail avec les enfants. Très vite la France a dit oui à ma demande, et je savais que c'était définitif. Mais les socialistes étaient au pouvoir, et pour moi c'était comme les communistes, et cela me faisait peur !

Une famille avec qui j'avais sympathisé dans le camp N°2, m'a proposé de me considérer comme leur nièce et m'a donné leurs coordonnées à Marseille. Cela m'a permis de partir. Mon choix était fait.

L'ARRIVEE EN FRANCE.

Pour la 1^{ère} fois, je prenais l'avion. Tout s'est bien passé. Nous sommes arrivés à l'aéroport de Paris le 7 mars 1984. Il faisait très froid pour nous. Nous avons tout de suite été conduits en autocar au Foyer d'Assière (près de Paris). Là, j'ai été malade, comme mes deux voisins qui ne supportaient pas ce mode de transport ! Très peu d'entre nous étaient montés auparavant dans un grand car comme celui là, encore moins dans une automobile. Circuler fenêtres fermées, avec le chauffage provoquait très vite le mal des transports !

Nous sommes arrivés au foyer. J'étais avec la famille qui m'avait déclarée comme leur nièce.

Dès notre arrivée, nous avons été conduits au secours catholique qui nous a donné des vêtements chauds. Chacun se servait sans trop savoir s'il s'agissait de vêtements d'homme ou de femme, ni comment se portaient certaines tenues, dessus, dessous... c'est là que j'ai rencontré le Père PANCHAUD, célèbre pour son passé au Cambodge et son dévouement pour les réfugiés. Il passait parmi nous sans parler, et nous nous demandions bien qui était cet homme Français et ce qu'il venait faire là. Il nous a répondu dans un cambodgien parfait, qu'il était un peu lui-même Cambodgien !

Cela nous a bien fait rire.



Mon arrivée en France

Les premières nuits, je ne pouvais pas dormir, à cause du froid.

Nous avons passé une visite médicale, et on nous a interrogé sur notre passé, maladies ou accidents.

Puis, l'affectation dans les centres d'accueil pour réfugiés s'est faite 15 jours après.

Comme je ne connaissais pas l'adresse ni la ville de la famille qui se proposait de m'accueillir, je me suis trouvée affectée, comme ma famille « adoptive », au Centre de VALDAHON près de Besançon.

Nous étions 8 dans un appartement de 2 pièces plus cuisine et salle de bain. Chaque semaine, le Foyer nous donnait une somme d'argent qui nous servait à faire les courses. Nous préparions ainsi la cuisine nous-mêmes. Le premier mois, une personne venait chaque jour nous apprendre à utiliser le matériel de cuisine, ainsi que les produits d'entretien et de nettoyage de la maison.

Je suivais des cours de français deux jours par semaine, deux fois deux heures par jour.

La vie dans ce centre était agréable.

C'est là que j'ai reçu la visite d'un oncle qui habitait à Roubaix. Il y avait ouvert un atelier de couture et m'a proposé de m'emmener. Avant de m'engager, il m'a proposé de le visiter une première fois. J'ai rencontré là bas beaucoup de mes compatriotes, et cela m'a mise en confiance, j'avais peur de me retrouver toute seule.

Je suis donc partie habiter Roubaix le 18 juillet 1984, après avoir passé 4 mois dans le centre de VALDAHON.

Après de mon oncle, j'ai appris la couture. J'ai travaillé pendant 2 ans. Puis j'ai rencontré mon futur Mari, UON Tha,

Nous nous sommes mariés à la manière traditionnelle cambodgienne en novembre 86 à Roubaix, et je suis partie vivre avec lui à Paris, où il travaillait dans un restaurant. Nous nous sommes mariés officiellement (à la manière française) à la Mairie de Paris XI^{ème} le 1 août 1987.

J'ai trouvé un emploi dans un atelier de couture, dans une entreprise d'un compatriote. C'est à Paris qu'est né mon premier enfant, ma fille Sokvisna en 88, puis mon premier fils, Basamnang, en 89

Le petit frère de mon mari vivait avec nous à cette époque. Des problèmes de santé l'ont poussé à quitter Paris. Alors qu'il pensait partir en Normandie, où nous connaissions du monde, il est venu à Rennes. Ma Belle - Mère ne voulait pas le laisser seul, et l'a rejoint. Mon mari, qui veillait beaucoup sur son petit frère et sa mère, a souhaité partir à Rennes aussi, afin de suivre la famille.

C'est ainsi que le 30 mars 1990, l'association AKIV nous a aidé à trouver un logement.

Nous avons quitté Paris en juillet 91, partageant une chambre à Rennes avec un autre Cambodgien, dans l'attente de libération de logement.

Ce n'est que le 4 octobre 1991 que nous sommes arrivés dans le quartier du Blosne dans un appartement pour nous seuls.

Mon deuxième garçon, Angvana, est né à Rennes, en 94.

Nous avons ensuite changé d'appartement, pour un plus grand, tout en restant dans le quartier du Blosne.



Ma fille Sokvisna et moi.

J'ai de nouveau trouvé du travail dans la couture, tandis que mon mari faisait les saisons chez les maraîchers de la région. Il a ensuite fait une série de petits travaux de plus ou moins courte durée. Depuis deux ans, il travaille à l'école militaire de Cesson, au nettoyage du restaurant. C'est une place sûre, et l'on espère qu'elle durera.

Moi, j'ai arrêté de travailler après la naissance de mon troisième enfant. Quand j'ai voulu reprendre, mon atelier de couture avait été transféré à la Mézière, et cela me faisait beaucoup de trajet. Par ailleurs, j'ai développé une allergie aux poussières de tissus. J'ai donc cherché des petits travaux que je pouvais réaliser, notamment un CES.

Aujourd'hui je travaille avec mon Mari.

LA VIE EN FRANCE.

La vie est facile en France. Elle est très différente du Cambodge. Ici, il y a la sécurité, les valeurs humaines, l'aide sociale et l'assurance maladie. On peut vivre facilement.

La réelle difficulté est la langue ! Sans la maîtrise du français, tous les projets sont voués à l'échec ! Alors qu'en Thaïlande j'étais interprète, en France, je n'ai pas réussi à parler suffisamment bien pour faire ce que je voulais !

C'est mon mari qui fait toute les démarches administratives. Maintenant, les enfants sont grands et ils nous aident.

Je n'ai jamais rencontré de problème de racisme. Ici, les gens sont bienveillants, charitables.

Au travail, les chefs étaient toujours contents de moi, « l'important c'est de travailler ! »

Un jeune avec qui je travaillais m'a dit un jour : »je ne comprends pas, tu ne parles pas bien le français, mais tu sais tout faire et tu comprends tout ce que l'on te demande ! »

J'ai toujours fait ce qu'il fallait et ce que l'on me demandait

Je transmets ma culture à mes enfants. Nous leur parlons toujours en cambodgien, mais de plus en plus ils nous répondent en français !

Avec l'association AKIV, ils peuvent apprendre des éléments de la culture Khmère. Ils participent au groupe de danse, et l'on rencontre beaucoup de monde, il y a les fêtes religieuses et traditionnelles.

C'est par ailleurs un lieu d'entraide entre les familles, un lieu de rencontre et de dialogue.

Je suis retournée 2 fois dans mon pays, et 3 fois en Thaïlande revoir ma Mère et mes frères et sœurs.

La première fois, je suis allée seule voir ma Mère. Je suis également retourné dans mon village. J'y ai organisé une fête des fleurs. Tout le monde est venu, nous avons longuement évoqué le passé, ils étaient tous très heureux de me revoir, de me savoir vivante et d'avoir des nouvelles du reste de la famille.

Les aveugles venaient me toucher, tous pleuraient, de joie et de tristesse mêlée. Les anciens s'étonnaient de me voir appliquer les traditions, moi qui étais partie si jeune, séparée de ma famille, je me souvenais et pensais encore à eux.

Les choses ont changé dans mon village. Les routes sont élargies et là où il y avait une rivière de 2 à 4 mètres de profondeur, coulait un paisible petit ruisseau que l'on pouvait traverser à pieds !

La rizière de mon Grand Père et où j'ai moi-même travaillé est traversée maintenant par une grande route.

La deuxième fois, nous sommes tous allés voir la famille en Thaïlande. Nous n'avons pas eu le temps d'aller au Cambodge.

La troisième fois, je suis allée avec le plus jeune de mes fils voir ma Mère qui était malade. C'est souvent comme cela. Elle est malade, elle est fatiguée. Et quand je rentre, elle va beaucoup mieux. Elle souffre de notre séparation.

Lors de ce voyage, j'ai pu emmener mon fils voir mon village et le présenter à la famille et aux amis.



Toute ma famille à Rennes dans les locaux de l'AKIV en 2 000.

Anecdote :

Un Bath.

Les seuls souvenirs que j'ai réussi à conserver secrètement pendant toute la période Khmère rouge furent la photo de ma mère, celle de ma cousine, (j'ai pû conserver la ; photo de mon père, mais c'est l'eau qui l'a détruite) et une pièce de un bath (monnaie de la Thaïlande).

La monnaie avait été abolie et nous n'avions pas le droit d'en posséder.

Mais au-delà de la valeur d'achat, chez nous les pièces de un bath servaient à se frotter la peau afin de faire circuler le sang. C'est une tradition, et nous le faisons de temps en temps, notamment lorsque nous nous sentons fatigués.

Pendant toutes ces années, elle ne m'a pas quittée, et sans doute a-t-elle été la raison de ma bonne santé. Cependant, lors de mon arrivée dans le premier camp en Thaïlande, je suis tombée sur une vendeuse de gâteaux de soja. Des gâteaux comme je n'en avais pas mangé depuis 5 ans. Je n'ai pas pu résister et ai dépensé mon unique pièce de monnaie, témoin silencieux de toute ma misère, contre quelques uns de ces délicieux gâteaux !

CHANTS KHMERS ROUGES

Chanson « Ma fille »

Ô ma fille chérie

Ô ma fille chérie c'est maintenant
Que l'ennemie te fait du mal
Car je me suis tue
Et l'ennemie en profite
Il te fait mal
Mon coeur brûle d'inquiétude
Car je pense à toi
Je suis en tort, car je n'ai pas compris
L'ampleur de l'événement
Je ne t'ai pas permis de servir « Ankar »

Chanson « Enfants de Ankar »

Nous sommes les enfants « d'Ankar »

Nous sommes les enfants « d'Ankar »
Que nous aimons sans limites
Grâce à Ankar, nous sommes heureux
Et menons une vie pleine de joie
Avant le changement, nous étions de pauvres malheureux
Orphelins, miséreux.
La peau sur les os, nous étions si pitoyables
La nuits, nous dormions à même le sol
Le jour nous étions mendiants.

Chanson « Mes Enfants »

Ô mes enfants

Ô mes enfants chéris, écoutez attentivement
Ce que votre mère a à vous dire
Écoutez et gardez en mémoire
Tout au long de votre vie
N'oubliez jamais.

Chanson « chant de travail »

Les champs

Labourons, labourons et semons rapidement

Pour nos soldats

Labourons, labourons et semons rapidement

Pour nos soldats et la population.

Chanson « Chant de guerre »

Les gouttes de pluie

Goutte à goutte tombe la pluie

Ô camarade, l'eau reste au pied de la montagne

M'apitoyant sur mon sort, je voyage avec le ciel pour toit

Ô camarade,

Et la montagne pour oreiller

Ô comme je suis misérable.

Je mange les pousses de bananier à la place de la bouillie de riz

Ô comme je suis misérable.